

YITSKHOK
KATZENELSON
*Le Chant du peuple
juif assassiné*

ℵ

« Un témoignage capital sur la barbarie humaine présenté de façon magistrale par Rachel Ertel. »

Claire Julliard, *Le nouvel Observateur*

« A la fois témoignage et chef-d'œuvre universel. »

Daniel Morvan, *Ouest France*

« Devant de telles pages, à l'écoute d'une mélodie aussi déchirante, c'est la voix du commentaire lui-même qui est appelée à faire d'abord silence. »

P. K., *Le Monde des Livres*

« Si vous ne lisez pas le yiddish, que vous aimez la poésie et que vous désirez savoir ce qu'a écrit au cœur de l'enfer de la Seconde guerre mondiale un des plus grands hommes des lettres juives, lisez la traduction du long poème de Yitskhok Katzenelson : *Le Chant du peuple juif assassiné*. »

Actualité Juive

« Un lyrisme d'une ampleur sublime, dans des vers à couper le souffle. »

La Liberté de l'Est

« Ce chef-d'œuvre absolu interpellera à jamais les générations futures dans l'aujourd'hui tourmenté et dira surtout : ne pas oublier. »

Bernard Hoedt, *L'Appel*

« Il faut que l'on sache qu'il s'agit d'une œuvre exceptionnelle, sans équivalent, à la fois pour sa force, sa signification universelle et les circonstances de sa composition. »

Aujourd'hui Poème

« Une œuvre bouleversante. »

Jean-Luc Aubarbier, *L'Essor Sarladais*

« Il était urgent de faire enfin vibrer une des voix majeures de la poésie yiddish du XX^e siècle. »

Michel Ménaché, *Europe*

SUR LES ONDES

« Un chef-d'œuvre littéraire d'une douloureuse beauté. Chaque phrase est un cri, un cri de douleur, un cri d'horreur. La voix du poète clame son désespoir face à l'assassinat de son peuple et c'est un témoignage terrible. »

Tamara Weinstock dans *Brouillon de culture* sur *Radio Judaïca*

<https://open.spotify.com/episode/4WdaKNEr2Udfb7OewHxD0p?si=2queAABxSGGF0IGxxdPKw&nd=1&dlsi=4f77bc5b0bb149fb>

SUR LE WEB

« Dans chaque vers du *Chant du peuple juif assassiné* on entend, conjointement, la sublimation d'une tradition poétique et l'inventivité désespérée pour ne point entièrement la voir disparaître. Indispensable œuvre de mémoire, ce manuscrit à la survie miraculeuse est aussi un témoignage d'une héroïque ténacité, de la subsistance de la beauté face aux suprêmes adversités et exterminations. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2025/03/04/le-chant-du-peuple-juif-assassine-yitskhok-katzenelson/>

« Quand Batia Baum travaille sur *Le Chant du peuple juif assassiné*, prodigieux poème qu'Yitskhok Katzenelson écrit en 1943 dans le camp de Vittel avant d'être déporté, elle

croit ne jamais pouvoir finir, tant la violence lucide du texte la bouleverse. »

Télérama

<https://www.telerama.fr/livre/le-yiddish-cette-langue-qui-manque,96902.php>

« Véritable chef d'œuvre poétique de la catastrophe, oxymore de l'acte de création dans la destruction, coexistence des contraires »

Huffington Post

https://www.huffingtonpost.fr/culture/article/yitzhak-katzenelson-et-le-camp-de-vittel_88030.html

Jeudi 30 août 2007



POÉSIE

« Le Chant du peuple juif assassiné »

PAR YTTSKHOK KATZENELSON

Traduit du yiddish par Batia Baum, Zulma, 160 p., 9,50 euros.

*** « Malheur, il n'y a plus personne. Il était un peuple, il était, il n'est plus. » Katzenelson acheva ce long poème de l'abîme au camp de Vittel en avril 1944 avant d'être déporté à Drancy puis à Auschwitz,

où il fut gazé dès son arrivée. Le texte échappa aux nazis grâce à une Française employée du camp. Zulma republie aujourd'hui ce fulgurant chef-d'œuvre, ce long cri aux accents bibliques. Un témoignage capital sur la barbarie humaine présenté de façon magistrale par Rachel Ertel. *Claire Julliard*

Le Monde
Des Livres

Vendredi 1^{er} juin 2007

Le Chant du peuple juif assassiné

de Yitskhok Katzenelson

Né en 1886, Yitskhok Katzenelson a composé ce « *cri sans voix* », comme il le disait lui-même, dans les mois qui ont précédé sa déportation (du ghetto de Varsovie, via la France) et sa mort à Auschwitz, en avril 1944. Devant de telles pages, à l'écoute d'une mélodie aussi déchirante, c'est la voix du com-

mentaire lui-même qui est appelée à faire d'abord silence. Afin de s'accorder à l'intensité de ce cri et de le laisser résonner en soi. P.K.

Traduit du yiddish par Batia Baum,
présenté par Rachel Ertel, Zulma,
160 p., 9,50 €.

Mardi 19 juin 2007

Témoignage

Le Chant du peuple juif assassiné

Né en 1886 en Biélorussie, Yitskhok Katzenelson était un poète romantique écrivant aussi bien en hébreu qu'en yiddish. Il était issu d'une famille de lettrés de Lodz, des *maskilim*, adeptes du mouvement juif des Lumières.

La guerre le surprend, lui et sa famille, à Varsovie. Son épouse et deux de ses fils sont déportés et gazés à Treblinka. Il gagne la France, mais il est arrêté et interné au camp de Vittel. Les autorités françaises le livrent aux Allemands, qui le déportent. Il est assassiné en 1944 à Auschwitz. Dans le ghetto de Varsovie l'écriture était une forme de résistance parmi d'autres, et nombreux, à commencer par les enfants, écrivaient pour témoigner. Itskhok Katzenelson, qui avait participé à la première tentative de soulèvement du ghetto, écrivit son grand poème yiddish en 1943 à Vittel, peu avant d'être déporté. *Le Chant du peuple juif assassiné* fut retrouvé dans trois bouteilles enterrées au pied d'un arbre. Il avait indiqué à une autre détenue, Myriam Novitch,

l'emplacement des bouteilles, en lui expliquant : « **Pas une goutte de notre souffrance ne doit être perdue.** » L'ouvrage, qui est un Chant des Lamentations contemporain, occupe une place sans équivalent dans la poésie yiddish de l'anéantissement. Dans la situation extrême où il se trouve, le poète s'impose de fortes contraintes formelles : le livre comprend quinze chants, composés chacun de quinze strophes de quatre vers. « **C'est une poésie qui coupe le souffle au sens strict du terme** », explique en postface Rachel Ertel. Dans cette structure rigoureuse, Katzenelson utilise tous les genres, du narratif au lyrique, du macabre au réaliste, il rend compte de son tumulte intérieur, dans un « **cri sans voix** » qui est à la fois témoignage et chef-d'œuvre littéraire universel.

Daniel MORVAN.

Yitskhok Katzenelson : **Le Chant du peuple juif assassiné.** Éditions Zulma, 160 p., 9,50 €.

La Liberté de l'Est

Mardi 15 mai 2007

Yitskhok Katzenelson (1886-1944)

Son Chant du peuple juif assassiné, un pur chef d'œuvre, a été écrit à Vittel.

Yitskhok Katzenelson naît en 1886 en Biélorussie. Jusqu'en 1939, il vit heureux à Varsovie. Puis c'est l'enfer du ghetto où il devient un animateur de la résistance au milieu du cataclysme. Sa femme et ses deux jeunes fils raflés et assassinés, il est interné au camp de Vittel (hôtel de la Providence) entre le 22 mai 1943 et le 18 avril 1944.

C'est là qu'il écrit en hébreu son Journal de Vittel (sorti du camp en fraude par Françoise Robichon, lingère) et surtout à partir d'octobre 1943 ce magnifique Chant du peuple juif assassiné en yiddish (texte enfermé dans trois bouteilles enterrées "près de la sortie à droite, au sixième poteau", retrouvé par une autre détenue, Myriam Novitch)... En avril 1944, il est déporté à Drancy

puis à Auschwitz où il est gazé avec son fils Zwi le jour même de leur arrivée...

Ce long poème (15 chants, chacun de 15 strophes de 4 vers) est un "cri sans voix", le chant de l'indicible, de l'incompréhensible, de l'innommable... Le chant de la profana-

tion de l'espèce humaine... Témoignage sans fard et lamentation, s'y imbriquent le "je" du poète et le "tu" au lecteur, s'y mêlent le quotidien réaliste et macabre avec un lyrisme d'une ampleur sublime, dans des vers à couper le souffle.

Une lecture-communion, indispensable pour toutes celles et tous ceux qui gardent dans le cœur une parcelle d'humanité...

Traduit du yiddish par Batia Baum, avec une superbe postface de Rachel Ertel. (Paris : éditions Zulma, 158 p., 9,50 euros).





1 850705 151441

Hebdomadaire
T.M. : 17 500

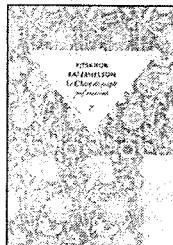
☎ : 01.43.60.20.20
L.M. : 35 000

ACTUALITE JUIVE

JEUDI 5 JUILLET 2007

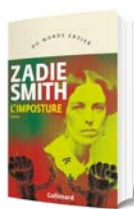
Au delà des mots et par les mots

Si vous ne lisez pas le yiddish, que vous aimez la poésie et que vous désirez savoir ce qu'a écrit au cœur de l'enfer de la Seconde guerre mondiale un des plus grands hommes des lettres juives, lisez la traduction du long poème de Yitskhok Katzenelson : « Le Chant du peuple juif assassiné ». Vous y verrez comment y meurt un peuple sous les yeux d'un poète. Celui qui le lit en yiddish a l'avantage d'être percuté par l'impact des constantes et profondes résonances, références à l'univers de la tradition et à la révolte de l'auteur mais le lecteur francophone peut ressentir, au-delà des mots et par les mots, comment l'humanité, le bien et le bon persistent, résistent et survivent aux nazis.



★ Yitskhok Katzenelson « Le Chant du peuple juif assassiné » Zulma, 157 p., 9,50 €.

Petits à lire



ANGLETERRE COLONIALE

Fille d'un couple anglo-jamaïcain, l'auteure situe son roman historique à la fin du XIX^e siècle dans l'époque victorienne, mêlant réalité et fiction. Le personnage principal, une veuve politisée qui vit en concubinage avec un cousin, se passionne à la fois pour une affaire dans laquelle un boucher prétend être l'héritier d'un baron disparu en mer des années auparavant et, surtout, pour le témoin le plus fidèle de cet homme qu'est un ancien esclave jamaïcain. Sous une plume comparée à celle de Charles Dickens par le *New York Times*, on découvre, avec des résonances actuelles, une abolitionniste de la première heure confrontée à l'Angleterre coloniale. (J.Bd.)

Zadie SMITH, *L'imposture*, Paris, Gallimard, 2024. Prix : 24,50€. Via *L'appel* : -5% = 23,28€.



LES DEUX SŒURS

Tilda prépare un master de maths tout en travaillant comme caissière dans un supermarché et en s'occupant d'Ida, sa petite sœur adorée. Elles ne peuvent pas compter sur leur mère alcoolique. Pour se vider un peu de tous ses soucis, elle se rend tous les soirs à la piscine et y nage vingt-deux longueurs, comme Viktor, un jeune homme ténébreux. Quand son professeur lui propose de postuler pour un poste de doctorante à Berlin, elle a envie de saisir l'opportunité d'échapper à son quotidien, mais ne peut se résoudre à abandonner Ida. Un beau roman doux-amer, chronique d'une vie avec un proche alcoolique, ode à la sororité et à l'amour entre deux cœurs blessés. (J.G.)

Caroline WAHL, *22 longueurs*, Paris, Albin Michel, 2025. Prix : 19,90€. Via *L'appel* : -5% = 18,91€.



À COUPER LE SOUFFLE

Lukas s'y prépare depuis très longtemps, c'est son projet de vie : battre le record du monde d'apnée. Devant lui, les abysses du Blue Hole, un gouffre marin de 120 mètres situé dans une crique de la péninsule du Sinaï, en mer Rouge, surnommé "le cimetière des plongeurs". Il ne remonte pas de son plongeon, disparaissant purement et simplement comme absorbé par l'océan. Accident ou disparition inquiétante ? Convaincue qu'il a été assassiné, sa femme part à la recherche du (des ?) coupable(s). Les multiples rebondissements tiennent le lecteur en haleine jusqu'au bout des cinq cents pages qui se lisent en retenant son souffle. (M.L.)

Sonja DELZONGLE, *Apnée*, Paris, Fleuve noir, 2025. Prix : 22,90€. Via *L'appel* : -5% = 21,76€.



LE POÈTE DU GHETTO DE VARSOVIE

La forme des écrits de ce livre en surprendra certains, mais c'est cela qui fait son originalité profonde et sa poésie. En effet, ces pages s'expriment sous forme de chants qui témoignent de la vie du ghetto de Varsovie sous le joug nazi. Pendant trois ans, l'auteur va y vivre avec sa famille, y survivre et y tenter de résister par tous les moyens possibles. Il écrit ce livre quand il est interné dans un camp à Vittel, avant d'être déporté à Auschwitz en 1944 pour y être gazé. Ce chef-d'œuvre absolu interpellera à jamais les générations futures dans l'aujourd'hui tourmenté et dira surtout : ne pas oublier. (B.H.)

Yitskhok KATZENELSON, *Le Chant du peuple juif assassiné*, Paris, Zulma, 2025. Prix : 9,95€. Via *L'appel* : -5% = 9,46€.



BLESSURES DE FEMME

Magda est une femme de caractère. Elle épouse en 1885 Victor, un brave homme qu'elle n'aime pas vraiment. Avec lui, elle fonde une famille nombreuse et ouvre Le grand Hôtel des Ardennes, un établissement qu'elle fait prospérer grâce à ses talents de cuisinière. La vie lui sourit jusqu'en août 1914. Son fils Guillaume, âgé de 14 ans, se fait alors lâchement assassiner par un officier allemand. Pour tenter de comprendre les raisons de ce crime, elle ira jusqu'à rencontrer le Kaiser Guillaume. Comme toujours, chez Armel Job, les personnages sont pétris d'humanité et possèdent chacun leur part d'ombre et de lumière. Un roman vibrant et attachant. (J.Ba.)

Armel JOB, *La cuisinière du Kaiser*, Paris, Robert Laffont, 2025. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.

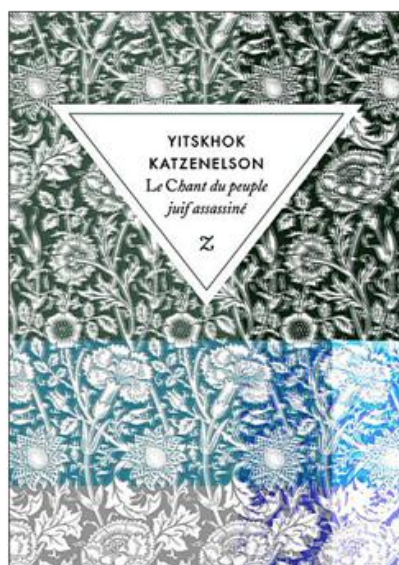


LECTURE POUR TOUS

Joséphine est une petite fille qui fréquente une école spéciale, située juste à côté de celle pour enfants normaux. Un beau jour, son école est rendue impraticable par une inondation qui semble suspecte à ses yeux. Avec ses amis, ils sont bien résolus à découvrir le coupable. Cependant, cette catastrophe n'est que la première d'une série qui conduira jusqu'à la très catastrophique visite du zoo, quelques mois plus tard. Joël Dicker, dans un style faussement naïf qui n'est pas sans rappeler celui du *Petit Nicolas* de René Goscinny, enchaîne les anecdotes et plonge ses lecteurs, petits et grands, dans une enquête palpitante. (J.Ba.)

Joël DICKER, *La très catastrophique visite du zoo*, Genève, Rosie & Wolfe, 2025. Prix : 19€. Via *L'appel* : -5% = 18,30€.

Le chant du peuple juif assassiné Yitskhok Katzenelson



Sombre sidération de ce long poème qui décrit, dans la colère et avec un souffle biblique, la vie dans le ghetto de Varsovie : l'omniprésente ombre de l'extermination, de dévorateurs wagons qui à vide sans cesse reviennent, la compromission et la résistance et l'obsédant souvenir de ceux qui ne sont plus, d'un peuple et d'une culture méthodiquement assassiné dont Yitskhok Katzenelson, en yiddish, chante les tragiques ultimes éclats de conscience. Dans chaque vers du *Chant du peuple juif assassiné* on entend, conjointement, la sublimation d'une tradition poétique et l'inventivité désespérée pour ne point entièrement la voir disparaître. Indispensable œuvre de mémoire, ce manuscrit à la survie miraculeuse est aussi un témoignage d'une héroïque ténacité, de la subsistance de la beauté face aux suprêmes adversités et exterminations.

Il est des livres d'une indiscutable nécessité. Indéniablement, *Le chant du peuple juif assassiné* en fait partie. D'abord, anecdotiquement, par son histoire : Yitskok Katzenelson l'a écrit et caché, soigneusement enterré. On le retrouvera ensuite. La postface, plutôt universitaire de Rachel Ertel souligne à raison l'importance de ce type de texte dans les ghettos, cette largement partagée volonté de laisser une place, de témoigner d'une extermination totale. Loin d'être inutile dès lors de ce souvenir que cela fut une des principales résistances des juifs dont certains ont l'outrecuidance de déplorer la passivité. Personne ne peut prédire comment l'on réagit face à

l'inimaginable, comment, comme aujourd'hui, l'acceptation passe par pallier, comment insidieusement le racisme partout s'installe. Résistons à cela, par les mots, par d'autres armes sans doute aussi. Katzenelson est un poète reconnu quand il écrit ce texte d'une si belle perfection, autant que la traduction de Batia Baum peut nous en donner idée. Il s'agit ici de poésie, d'un chant qui ne renonce pas, qui au plus près s'approche du silence, des voix brisées, de l'incapacité de l'horreur la plus nue. Dans une tradition judaïque, en écho à l'Ancien Testament, à ses prophètes hallucinés, à cette violence et à ses châtiments, ses exils et punitions dont si bien Roberto Calasso analysait le style, limpide et lapidaire, dans *Le livre de tous les livres*, *Le chant du peuple juif assassiné* se dote d'un souffle puissant : « C'est comme une Torah pour le monde, comme une prophétie, une sainte écriture. » Autant l'admettre, nous n'y connaissons pas grand-chose, nous avons été pourtant profondément touchés par l'urgence des injonctions, du dialogue, qui traverse tout le texte.

*Et il n'y aura plus dans les villes de Juifs en lutte,
sacrifiant leur bonheur au bien général/On ne
cherchera plus à guérir, à soulager la souffrance
d'autrui sans écouter sa propre douleur.*

Outre la musicale longueur des vers, on entend je crois ici ce qu'est le projet du *Chant du peuple juif assassiné* : une écoute poétique, une capacité à sinon apaiser à témoigner de la lutte, d'une présence qui fut si importante. L'imprécation, à l'évidence, ne saurait s'absenter de ce long poème fragmenté, comme écrit au jour le jour, selon ce que permettaient les conditions matérielles. « Avec l'aide des Juifs, hélas, les Juifs, les miens ont été massacrés. » On connaît les honteux arrangements des ghettos, de ceux qui les présidaient à qui toujours plus les nazis demandaient de victimes. À cela, Yitskhok Katzenelson point ne se résout. « On peut encore sauver un peuple déjà assassiné ». Par son poème, il parvient à reconstituer, à en donner une déchirante image, un quotidien dans l'expectative permanente de sa propre fin. L'image des wagons scande le début du poème, de ses propres enfants disparus, de sa femme avec qui il continue, dans la certitude de sa disparition, de dialoguer. Du singulier à l'universel, toujours, dans cette familiarité de la parabole biblique, dans l'horreur du meurtre d'enfants :

*Les premiers à périr furent les enfants, les orphelins à
l'abandon,/Eux, le sel de la terre, le plus beau et le plus
clair en ce monde d'obscurité !/Oh, des orphelins
esseulés, en leurs foyers d'enfants, serait née notre
consolation,/De ces petits visages tristes et muets, de
ces visages sombres nous serait venu le jour !*

Le sordide de marchander des vies, de sacrifier d'abord ceux que personne ne réclame. Une culpabilité en partage. Dans cette suite de magnifiques poèmes, ce sont pleins de fantômes qui s'agitent. On entend aussi une résistance désespérée, celle du ghetto qui tente de se soulever, celle de ne jamais se résoudre à la disparition, à l'amnésie pour ceux qui sont passés. Bien sûr, nous n'avons pas les mots ; il faut entendre, encore, ceux du *Chant du peuple juif assassiné*.

Marc Verlynde, *La Viduité*

Est-il vrai qu'après Auschwitz, il soit devenu impossible d'écrire de la poésie, ainsi que l'annonçait Adorno ? Devait-elle se taire une fois pour toutes pour s'exercer au travail du deuil ? Prendre le voile ? Porter le bâillon de l'autocensure ou de l'aphasie ? Le philosophe s'est lourdement trompé, on le sait aujourd'hui, même si l'on admet que ses propos ont été faussement interprétés. Le silence observé, théoriquement, ne pouvait nullement être une réplique à l'absolu du crime, mais au contraire lui servirait d'alibi. Accepter un interdit de la poésie c'était frapper la mémoire d'interdit, la tuer une seconde fois. La poésie juive, gravement amputée d'une grande partie de ses créateurs et de ses lecteurs, n'a pourtant pas disparu avec la Shoah. De grandes voix se sont élevées, émergeant des ruines, et se sont gravées à jamais dans nos mémoires. Celle de Paul Celan, par exemple. La voix des poètes n'est pas une restitution, ni une substitution à l'éradication presque totale de tout un peuple. Mais elle demeure indispensable à la fois comme témoignage et persistance d'une histoire par la parole préservée, indestructible.

Précisément, la parole des poètes juifs, je veux dire celle de leur langue millénaire, le yiddish, voilà qu'elle resurgit grâce à deux publications dont le mini format n'est pas à la mesure de leur importance. *Le Chant du peuple juif assassiné* d'Yitskhok Katzenelson, dans une excellente version française de Batia Baum, se trouve édité pour la première fois chez Zulma, après une avant-première, il y a quelques années, dans les pages de la revue *Caravanes*. Il convient de saluer la sortie dans son intégralité, avec une présentation de Rachel Ertel, de ce texte dont j'ai moi-même proposé autrefois quelques extraits dans mon *Anthologie de la poésie yiddish* ⁽¹⁾.

Il faut que l'on sache qu'il s'agit d'une œuvre exceptionnelle, sans équivalent, à la fois pour sa force, sa signification universelle et les circonstances de sa composition. C'est une page d'histoire, mais non point un document historique comme la fameuse *Chronique du Ghetto de Varsovie*, d'Emmanuel Ringelblum ⁽²⁾. C'est l'évocation visionnaire du Ghetto de Varsovie, en tant que lieu sacrificiel où s'opéra expérimentalement le mode de destruction systématique de tout un peuple. Le poète Katzenelson y fut interné et y perdit la plupart de sa famille. Le texte décrit l'horreur dans ses détails les plus révoltants, les plus triviaux. La vérité des faits est hallucinante, mais la puissance de l'évocation et de la déploration est entièrement conditionnée par la puissance même du chant, par le rythme des versets qui déchirent la voix, coupés d'enjambements, la simplicité du langage qui porte à l'incandescence les images et transpose la description dans la dimension de l'allégorique spirituel et la tragédie.

Car, en première instance, c'est le chant qui commande. Et ce chant est doué d'une ampleur, d'un souffle à la fois épique et prophétique. Il se situe légitimement dans la lignée de Bialik, de son véhément réquisitoire, touchant le pogrome de Kichinew (en 1906), *la Ville du massacre* ⁽³⁾. Mais il s'inspire également, tout en les récitant, d'Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Osée, confrontés à l'immense douleur d'un désastre sans précédent, privé de toute référence et comparaison valable dans les textes bibliques. La défaillance de Dieu s'accompagne de la défaillance de ses prophètes légendaires. C'est que le malheur atteint ici le point culminant et la limite de l'indicible. Pour le poète, ce n'est pas une descente des cercles de l'enfer, mais une traversée du chaos. Un bouleversement où toutes les notions, toutes les échelles humaines, à commencer par celle de temps lui-même,

Deux grandes voix de l'anéantissement :

YITSKHOK KATZENELSON, JACOB GLATSTEIN

par Charles DOBZYNSKI

sont dévastées par un séisme. S'il s'adresse à Dieu, il se heurte au mur de l'absence. Et s'il parle à ses proches, sa femme, ses enfants, ce ne sont plus que des ombres. C'est ainsi qu'il invoque sa femme, disparue à Treblinka :

*J'aime t'appeler par ton nom, j'aime le
prononcer, Hannelé !*

*J'aime à te parler,
Toi qui me fus enlevée avec mon peuple,
tu me réponds, tu me
fais du bien,*

*Tu m'offres la lumière de tes yeux, et ce
triste sourire de douceur
sur ta lèvre,*

*J'aime t'appeler en ma solitude, en ma
détresse te demander :
tu te souviens ?...*

Le destin du poète Katzenelson appartient lui-même aux cycles de la tragédie. Il naquit en 1886 à Karelitz (Biélorussie) et fut comme son père écrivain de langue hébraïque avant de l'être en yiddish. Il connut la notoriété avec plusieurs œuvres dramatiques, dirigea à Lodz une école secondaire, et fut surpris à Varsovie par la guerre et l'enfermement au ghetto. Grâce à un faux passeport, il put s'en échapper, parvint en France en 1943, mais fut interné au camp de Vittel pour en être déporté vers Auschwitz, via Drancy. C'est à Vittel, après la guerre, que l'on retrouva son manuscrit, enroulé dans des bouteilles hermétiquement closes, enfouies sous les racines d'un arbre.

Rachel Ertel, dans sa postface, procède à une analyse très précise et très éclairante de ce vaste poème. Elle en déduit, entre autres, cette définition : *"Pour articuler l'inarticulable, Katzenelson n'a d'autre recours que de se tourner vers la longue tradition de la poésie du cri dans les littératures juives. Il puise dans les souvenirs, les rémanences, les revenances, les survivances qui se déploient et se métamorphosent, à chaque fois semblables et différents, dans la culture."*

Décidément incontournable dans la connaissance de cette poésie de l'anéantissement auquel elle consacra en 1993 un essai remarquable, *Dans la langue de personne* ⁽⁴⁾, Rachel Ertel s'est attachée d'autre part à traduire du yiddish et à présenter Jacob Glatstein (1896-1971), un des promoteurs les plus étonnants du modernisme dans la poésie yiddish, tel qu'il prit essor dans les années vingt et trente

aux États-Unis. Il fut l'un des animateurs du groupe que l'on appela, du nom de leur revue *In-Zikh* (en soi) les Introspectionnistes. C'était instaurer dans la poésie, après l'époque du populisme, le retour à la subjectivité, à l'invention triomphante, à la libération formelle. Mais l'histoire, à partir de 1938, allait mettre un terme à ces recherches flamboyantes qui rapprochaient la poésie yiddish des poésies occidentales. L'esprit nationaliste, la défense de la judéité et le spiritualisme habitèrent alors Glatstein. Il renonça à la virtuosité de ses créations verbales, pour retrouver, lui aussi, face au nazisme, le ton d'imprécation et de dénonciation des prophètes bibliques. Dans *Seulement une voix* ⁽⁴⁾, se marque son cheminement vers un langage en phase avec les menaces de son époque, où se préfigure l'anéantissement, tel qu'il le voit se profiler dès janvier 1939 :

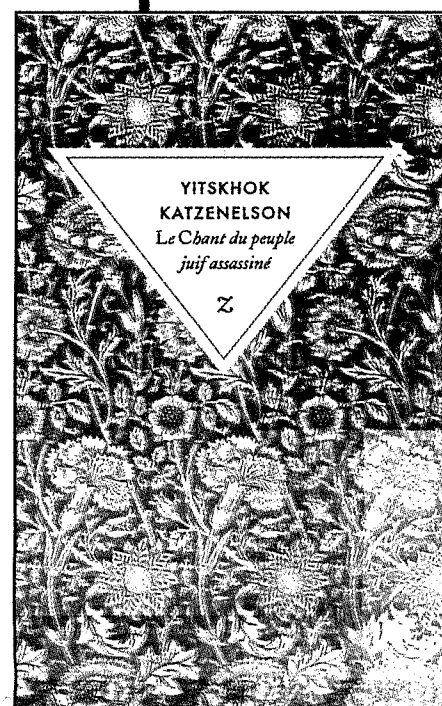
*Écoute le meurtre
glorifié encensé
le Heil Hitler
au poing sanglant*

*Avec le rauque
Horst Wessel
un peuple
court à sa perte.*

Il n'aura de cesse, dès lors, que de déplorer amèrement à la fois un monde sans Juifs, et sa conséquence : un monde sans Dieu : *"Il n'est pas de Dieu juif / Si nous venons à disparaître du monde"*. La voix de Glatstein ne s'est pas amoindrie, comme on le constate à lire l'admirable *"Lamentation sur les âmes des villes juives"* où, dans l'écriture même du poète, semble se dissiper comme du sable, et changer de sens, la toponymie du souvenir : *"Telles des cloches idolâtres sonnent maintenant / les noms des villes / Varsovie, Vilno, Chelm, Lublin"*.

À ce monde privé de sa dimension juive, de sa langue yiddish, le poète n'a jamais pu se résigner et il s'est enfermé désormais dans la solitude de son chant dénudé, son chant d'écorché vif, comme dans une larme qui ne peut en finir de couler.

C.D.



Couverture de l'ouvrage *"Le Chant du peuple juif assassiné"* d'Yitskhok KATZENELSON, traduit du yiddish par Batia Baum, présenté par Rachel Ertel - Éditions Zulma (122 bd Haussmann, 75008 Paris)

⁽¹⁾ Poésie/Gallimard

⁽²⁾ Robert Laffont

⁽³⁾ Le Seuil

⁽⁴⁾ Buchet-Chastel, collection Poésie

NOTES DE LECTURE

POÉSIE

Yitskhok KATZENELSON : *Le Chant du peuple juif assassiné*. Traduit du yiddish par Batia Baum. Présenté par Rachel Ertel (Zulma, « Poche », 9,95 €).

Né en Biélorussie, près de Minsk, en 1886, Yitskhok a treize ans quand la famille Katzenelson, adepte du grand courant juif des Lumières, s'établit à Łódź, en Pologne. À 18 ans, il publie à Varsovie ses premiers poèmes, en yiddish et en hébreu. Après la Première Guerre mondiale il voyage (à Berlin, en Palestine, aux États-Unis) et traduit Heine en yiddish. Des pogromes antisémites à l'invasion allemande, la population juive est traquée. Enfermé dans le ghetto de Varsovie, il est rejoint par sa femme et ses enfants qui sont parmi les premiers déportés, aussitôt assassinés à Treblinka. Yitskhok Katzenelson qui est aussi dramaturge, survit là trois années, y écrit son journal¹, jusqu'au soulèvement de 1943. Déporté en France, au camp de Vittel, après l'échec d'une tentative d'évasion, il rédige secrètement en yiddish son grand poème du malheur juif, d'octobre 1943 à janvier 1944 — avant d'être conduit en avril de Drancy à Auschwitz, où dès l'arrivée, il est gazé. Enterré dans trois bouteilles scellées, *Le Chant du peuple juif assassiné* sera retrouvé à Vittel après la guerre grâce à une détenue survivante, dans la confidence. Mêlant tous les genres, ce grand poème demeure l'œuvre la plus marquante de la résistance culturelle des poètes et écrivains, témoins horrifiés de l'extermination génocidaire des millions de Juifs d'Europe, victimes de la barbarie nazie. Le poète défiant le ciel vidé de toute espérance, se convainc avec rage de l'inanité du Dieu d'Abraham et de Moïse. Ultime épopée de sang et de cendres, incantation funèbre pour un peuple condamné à la disparition, comme cette langue natale dont Yitskhok Katzenelson demeure après sa mort le bouleversant porte-voix. Long cri de l'anéantissement, en ce naufrage de la foi en l'humanité...

C'est dans l'effroi que le poète ouvre son chant, construit en quinze parties. Il évoque d'abord la perte tragique des siens, et craint de n'avoir pas la force d'exprimer l'innommable : « Comment chanter ? Comment ouvrir la bouche / et chanter / moi qui suis resté seul et dernier [...] Chante, chante, lève haut vers le ciel aveugle ton regard blanc / Comme s'il était encore

1. Au ghetto de Varsovie, témoigne Emmanuel Ringelblum, cité par Rachel Ertel : « Tout le monde écrivait [...], journalistes et écrivains, cela va de soi, mais aussi les instituteurs, les travailleurs sociaux, les jeunes et même les enfants. [...] Les écrits étaient innombrables, mais la plus grande partie fut détruite lors de l'extermination des Juifs de Varsovie. »

dans les cieux un Dieu / Comme si brillait encore sur nous une haute splendeur qui nous illumine ! » Et d'ajouter : « Comment chanter quand le monde m'est un désert ! » Puis s'adressant à son peuple et aux morts comme à lui-même : « Criez du fond des sables, de sous chaque pierre criez, / De toute poussière, de toute flamme, de toute fumée — / C'est votre sang et votre sève, c'est la moelle de vos os, / C'est votre chair et votre vie ! Criez, criez bien haut ! [...] Crie, peuple assassiné, lance ton cri ! » Au ghetto de Varsovie, tout était déjà connu du processus d'extermination sans cesse accéléré et perfectionné : « Venez tous, de Treblinka, d'Auschwitz, de Sobibor, / De Belzec, de Ponar, venez d'ailleurs encore, et encore et encore ! [...] Venez, ossements juifs... »

Les douleurs taraudent le poète, infusent son écriture de ses larmes autant que de sa rage : « Gisez en moi, douleurs, comme les vers dans la racine amère, rongez mon cœur ! » Témoin de la soumission à l'ennemi de ceux enrôlés dans la police juive du ghetto, son indignation explose : « Des renégats et graines de renégats, bottes luisantes aux pieds / Sur la tête la casquette avec l'étoile de David en guise de croix gammée, / Et dans leur bouche une langue étrangère écorchée, des mots vulgaires et grossiers... » Et chaque jour « des charretées de Juifs », entassés « comme des ordures » roulent vers le néant : « Et autour des voitures, bottés, casquettés, des policiers juifs — horreur et abomination ! » Six mille par jour, puis dix mille et bientôt quinze mille... tandis que le Président du Conseil juif, Adam Czerniaków, se suicide avant la séance plénière, accablé de son impuissance à résister à la furie exterminatrice : « Le défunt président préside la séance — comme il l'aurait dirigée. » Sans effet ! Capitale de la détresse : « La ville aux Juifs — Varsovie ! La ville clôturée, emmurée, la ville-piège / Sous mes yeux s'est rétrécie, s'est réduite à néant, a fondu comme neige. »

Des imprécations contre les hordes nazies, Katzenelson s'en prend aux cieux, à Dieu lui-même : « Allez, du vent ! Vous nous avez dupés, avez dupé mon peuple, dupé mes aïeux ! / De tout temps, vous nous trompez, avez trompé mes patriarches, trompé mes prophètes ! » Puis d'invoquer Moïse, Isaïe, les cris de Jérémie, et de blasphémer autant de désespoir que de véhémence : « Vous n'avez pas de Dieu en vous, cieux ! Cieux de rien, buée de néant ! » Il en appelle enfin à l'apocalypse déjà à l'œuvre sur terre : « Et qu'un feu de la terre monte à l'assaut du ciel, / et qu'un feu du ciel vienne embraser la terre ! » Plus loin, il écrit encore : « Encore heureux qu'il n'y ait pas de Dieu... Sans lui le monde est odieux, si odieux ! »

D'une même voix, le chant s'adresse à lui-même, en monologue intérieur, à son peuple, bien sûr, mais le poète revient souvent à la brûlure intime, inextinguible, la perte des siens : « Pourquoi, ma Hannele, ô mes garçons, pourquoi vous a-t-on fait périr ? // Hannele, je reste avec vous cette nuit, je ne quitterai plus la maison la nuit, / Pourquoi se protéger, nous qui sommes déjà morts ! » Et s'adressant à son plus jeune fils : « Et toi, Yomek, mon tout petit, tu gardes la tête baissée ? // Mon Yomek ne sait pas qu'on nous a déjà tués, qu'on va nous exterminer. Ô monde ! / Le peuple allemand tout entier ne vaut pas cette larme d'un enfant désespéré ! [...] Malheur à moi, le voyant, malheur... Heureux êtes-vous, enfants juifs, aveugles enfants... » Le souvenir de cinquante autres enfants l'habite, ceux qu'il a dirigés pour jouer sa pièce *La rue m'appelle* : « Le jeu les rendait plus grands, / Plus grande aussi mon œuvre... Ils y mettaient plus de cœur que moi, et plus d'âme. » Tous disparus à Treblinka...

Les treizième et quatorzième parties du chant évoquent le soulèvement du ghetto, *Avec les résistants*. Mais, c'est moins l'héroïsme qui est d'abord évoqué que le désastre infernal : « Les tas d'ordures, partout, la rue Mila était pleine de nous. Et à la fin, si peu sont restés ! / On nous a fusillés sur place, ou conduits à la mort par des chemins déserts. » Les policiers juifs « vendus à l'Allemand » ont aussi tiré sur les insurgés. Cependant le symbole même de la révolte rend leur dignité aux humiliés massacrés, comme aux rares survivants : « Non, non, il n'est jamais trop tard ! Le dernier Juif, s'il abat un meurtrier, sauve son peuple ! »

En épilogue, *La fin*, dernière partie, évoque une Pologne défigurée, vidée de ses Juifs : « Plus un Juif pour illuminer les marchés loin à la ronde, y insuffler vie et esprit... » Le constat est terrifiant : « Notre sang est hors-la-loi, on peut le verser, on peut nous tuer, nous massacrer, en toute impunité. » Et les convois sans fin, de Paris, Prague, Salonique, etc. déversent leur chargement humain : « Vous arrivez de voyage, pas vrai ? [...] "Allez prendre un bain" / Et l'on en fourre mille dans une salle... Et mille attendent, nus, que mille autres soient gazés. » Et le poète de conclure, se référant à la Bible : « Il était un peuple, il n'est plus, il a disparu ! // Il était une fois une petite histoire, elle commence avec la Genèse et finit aujourd'hui... [...] Ne vous ramassez pas en une boule de matière pour anéantir les méchants de ce monde, laissez-les se détruire eux-mêmes sur cette terre ! »

Livre essentiel, *Le Chant du peuple juif assassiné*, fidèlement traduit par Batia Baum, est complété dans la présente édition d'une remarquable analyse, érudite et fine, de Rachel Ertel, elle-même écrivaine et traductrice du yiddish. Depuis *Le Miroir d'un peuple*, anthologie de la poésie yiddish, traduite et présentée par Charles Dobzynski en 1971, il était urgent de faire enfin vibrer une des voix majeures de la poésie yiddish du XX^e siècle

Michel MÉNACHÉ



Poésie sur parole

par André Velter

le dimanche de 17h30 à 18h

poésie
sur parole

@ contact

présentation

cette semaine

à venir

archives

émission du dimanche 27 mai 2007

Ecoutez

Podcast

■ Le Chant du peuple juif assassiné

"Malheur, il n'y a plus personne... Il était un peuple, il était, il n'est plus... Il était un peuple, il était, il a disparu !"

Un Poésie sur parole entièrement consacré à un document extraordinaire, l'un des très rares témoignages d'une expression artistique dans les camps de la mort : "Le Chant du peuple juif assassiné" de Yitskhok Katzenelson, écrit en yiddish en 1943 dans le camp de Vittel et miraculeusement sauvé. André Velter s'entretient avec sa traductrice, Batia Baum, qui lit quelques extraits du texte original que Jean-Baptiste Malartre nous donne en français.

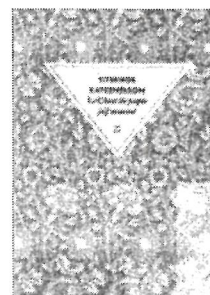
Yitskhok Katzenelson, né en Biélorussie, a publié des poèmes à partir de 1904. Après trois années passées dans le ghetto de Varsovie, il est interné au camp pour "personnalités" de Vittel, puis déporté en avril 44 à Auschwitz où il est gazé dès son arrivée.

Dans sa longue postface à un poème qui pose les insondables questions du témoignage comme sanctification de la vie et de la figuration de l'infigurable, Rachel Ertel écrit : "Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Osée, tous les grands prophètes sont convoqués, et leurs prophéties récuses comme défailles confrontées à la douleur du poète". Ce qui rend "Le Chant du peuple juif assassiné" unique en son genre, y compris dans la poésie yiddish de l'anéantissement, c'est que toutes les périodes de l'histoire et tous les registres de la parole y entrent en collision, dans le carcan d'une contrainte formelle maximale : le poème s'organise en quinze chants, chacun comportant quinze strophes de quatre vers. Un sommet d'ampleur est paradoxalement atteint dans les deux derniers chants, mais "la lecture à voix haute de ces vers très longs porte délibérément le souffle jusqu'à épuisement".

les livres

■ Yitskhok Katzenelson
le chant du peuple juif assassiné
Zulma - 2007

Écrit après trois ans de lutte dans le ghetto de Varsovie, suite au transfert de l'auteur à Vittel, ce long poème narratif est à la fois la voix d'une souffrance personnelle indicible et celle de tout un peuple assassiné. S'efforçant à une contrainte formelle de quinze chants de quinze versets chacun, ce texte a survécu clandestinement jusqu'à sa publication en 2001 dans la revue Caravane.





Le Tour des livres

Il y a quatre-vingts ans

Pour commémorer les 80 ans de la libération des camps de la mort nazis, les éditions Zulma rééditent une œuvre bouleversante, **le Chant du peuple juif assassiné**, de Yitskhok Katzenelson. Il s'agit d'un long poème rédigé en 1943-1944 miraculeusement parvenu jusqu'à nous. L'auteur, né à Minsk en 1886, voyagea dans toute l'Europe, l'Amérique et le Proche-Orient, avant de s'engager dans les combats du ghetto de Varsovie. Arrêté, il est un temps transféré dans le camp de Vittel, en France, avant de partir pour Auschwitz où il sera gazé. C'est donc en France (dans un camp tenu par les Allemands) qu'il rédige cet ouvrage essentiel, témoignage autant que travail littéraire. Avant son départ, il dissimule le manuscrit dans une bouteille scellée qu'il enterre "près de la sortie à droite, au sixième

poteau, celui qui porte une fente en son milieu, au pied d'un arbre". La Française à qui il avait confié son secret ne le trahira pas. Dans une longue postface à l'édition, Rachel Értel rappelle cette étrange histoire.

Avec **Des mots et des actes**, sous-titré *les Belles-Lettres sous l'Occupation*, paru chez Gallimard, Jérôme Garcin décrit, avec une plume mouillée d'acide, le petit monde littéraire, toujours très parisien, qui cohabite sous la botte allemande. Côte à côte, on trouve des Résistants (Malraux, Jean Pré vost, Jules Roy, Kessel, etc.) et des collaborateurs, idéologiques ou opportunistes (Céline, Brasilach, Drieu La Rochelle, Rebatet, etc.). D'autres encore s'efforcent de survivre en faisant, tant bien que mal, leur métier (Cocteau, Guitry, etc.). Le plus étonnant est qu'ils se

fréquentent assidûment et, parfois, s'entraident. La littérature est l'art de la nuance, et il est bien difficile de trouver un juste milieu quand le monde est devenu manichéen.

C'est un autre manuscrit caché, bien plus célèbre que le premier, qui est mis en valeur sous la plume de l'auteur allemand Thomas Sparr, sous le titre **Je veux continuer à vivre, même après ma mort**, qui paraît chez Calmann-Lévy. Il y a quatre-vingts ans, Anne Frank nous laissait son célèbre *Journal*, devenu un des livres les plus lus au monde. L'auteur revient sur la volonté d'Anne de laisser une empreinte durable. Il étudie les différentes versions et souligne les efforts de son père pour que ce témoignage incomparable ne se perde pas. Ce ne fut pas sans mal.

Jean-Luc Aubarbier